1

– Maman, qu'est-ce qu'il y a dans l'eau verte ?

– Rien, ma chérie. De l'eau, des herbes, et voilà. Mais promets-moi de ne pas venir te promener ici toute seule. Jamais, jamais. C'est dangereux.

– Parce qu'il y a quelque chose dans l'eau verte ?

– Mais non. Je t'ai dit que non. Tu risques de te noyer, c'est tout. Allons-nous-en, la nuit va tomber.

C'est le tout premier souvenir de ma vie. Celui que j'ai gardé. Ma mère et moi, sur le sentier entouré par les marais. Ces marais, je les

appelais l'eau verte. On les trouvait à une heure de marche de chez nous, en montagne, à presque mille mètres d'altitude. L'hiver venu, ils gelaient et n'étaient plus verts, mais gris. En revanche, dès le printemps ils reprenaient leurs couleurs, et si on n'y regardait pas de près, on pouvait s'imaginer qu'il s'agissait d'une prairie. Pourtant il y avait bien de l'eau là-dessous, et même les animaux s'y retrouvaient pris au piège, englués dans les longues herbes. Les marais les avalaient.

Le chemin était comme un pont traversant ces eaux, qui s'étendaient de chaque côté, sur plusieurs centaines de mètres. Ma mère avait raison. L'eau verte était dangereuse. Je crois qu'on peut dire qu'elle était encore plus redoutable que cela, parce que c'était le rendez-vous des maléfices.



2

Je vivais seule avec Maman, dans notre petit chalet au cœur dww'une clairière, à une époque où on ne trouvait pas de station de ski, dans nos montagnes. Il y a longtemps. Papa avait disparu, emporté par une coulée de neige quand j'étais encore bébé. Si dans son esprit il a emmené mon visage, je peux dire, moi, que je ne l'ai pas connu. Il n'a même pas été photographié. Maman et moi nous aimions énormément. Oui, un amour tout à fait gigantesque, qui nous gonflait le cœur. C'est que ma mère était

une femme remarquable, très courageuse. Nous avions quelques vaches dont nous vendions le lait, mais afin que je ne manque de rien, elle louait aussi ses bras pour les travaux des champs, aux temps chauds. Quand j'étais trop petite pour rester seule, elle m'emmenait avec elle, ou bien me confiait à des amis du village.

Plus tard, elle m'a envoyée à l'école. Je détestais ça. Les habitudes que j'avais prises étaient celles d'une bête sauvage, et bien malin celui qui m'aurait fait me tenir tranquille sur les bancs d'une classe.

– Anja Sebek, me disait l'institutrice, j'enseigne depuis plus de trente ans, mais je n'ai jamais vu un monstre comme toi. Tu as du sang de chèvre dans les veines.

J'imagine que j'aurais dû me sentir offensée, mais j'étais plutôt contente. Les chèvres étaient de bonnes grimpeuses, infatigables, et elles pouvaient manger n'importe quoi, même des chardons. Le soir de la tirade de la maîtresse, je suis allée au pré, et j'ai essayé de mâcher un

chardon. Rien que d'y repenser, j'ai encore mal aux joues.

Malgré tout, j'ai réussi à apprendre à lire et à compter. Dissipée et têtue, je veux bien. Mais je n'étais pas non plus complètement idiote. Ma mère ne savait pas lire. Elle n'était jamais allée à l'école. Eh bien, c'est moi qui lui ai appris, quand à l'hiver les grandes chutes de neige nous empêchaient de sortir. Le premier texte qu'elle a lu, en dehors de mon livre de classe, a été la notice d'emploi d'une lampe à pétrole que nous venions d'acheter. Elle en a été heureuse, comme une enfant.

